

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

DIMANCHE, 1 DÉCEMBRE.

Suite et fin.

L'humilité est une vertu. J'ai besoin de le montrer pour les conséquences ultérieures auxquelles je veux aboutir. L'humilité, dis-je, est une vertu, car la vertu est une force de l'âme qui résiste au mal, et qui accomplit le bien, et l'humilité porte avec soi tous ces caractères. Elle est une force, puisqu'elle surmonte le penchant de notre nature à l'égoïsme de la primauté; elle résiste au mal et accomplit le bien, car le mal est une relation fautive, et le bien une relation vraie des sentiments et des actes avec les êtres. Toutes les fois que nous sommes avec les êtres dans une relation exacte, juste, harmonieuse, non pas par l'esprit, ce serait le phénomène de la connaissance, mais par le cœur et les actes, nous sommes dans le bien. Or, l'orgueil étant un sentiment faux, inhumain, malheureux, un sentiment qui dénature toutes nos relations avec la hiérarchie des êtres, il s'en suit manifestement que l'humilité, qui nous replace à l'égard des êtres dans un rapport vrai, humain et heureux, est une vertu. L'orgueil trouble tous les êtres, à commencer par lui-même; l'humilité apaise tous les êtres, à commencer par elle-même; elle est la vertu-principe, comme l'orgueil est le vice-principe.

Cela posé, je dis que la vérité seule peut produire la vertu, et que l'erreur en est absolument incapable. En effet, l'erreur met notre esprit dans une relation fautive avec les êtres; elle nous les présente tels qu'ils ne sont pas, et sollicite par conséquent notre cœur à faux. Le cœur étant sollicité à faux par des êtres qui lui sont présentés sous un jour qui n'est pas le leur, comment voulez-vous que le cœur conclut à un sentiment vrai, et la volonté à des actes justes? Cela n'est pas possible. Vous savez très-bien, Messieurs, que le sentiment suit la vue de l'esprit, et que les actes suivent l'impulsion du sentiment. Ainsi est constituée la hiérarchie de notre activité intérieure. L'homme voit d'abord, et selon qu'il voit, il éprouve dans la sensibilité une sympathie ou une répulsion, et selon qu'il éprouve une sympathie ou une répulsion, il commande au dedans de lui par la volonté, et ensuite il agit à l'extérieur. Mais si le point de départ, dans cette série des actes, de l'organisation active, est vicieux, si, par exemple, je vois comme mauvais ce qui est réellement bon, si je vois Dieu comme un tyran, au lieu de le voir comme un père, n'est-il pas vrai que mon sentiment, sollicité par cette idée fautive de Dieu, sera porté à le haïr, au lieu que si j'ai l'idée véritable de Dieu, si j'entends la première parole du chrétien qui prie, le *notre Père qui est au ciel*, n'est-il pas vrai que mon sentiment gravitera vers lui sous la forme d'une filiale affection?

Vous vous étonnez sans cesse de rencontrer des âmes bonnes et bien douées, dont les sentiments et les actes, en certaines matières, vous frappent d'une stupeur douloureuse; vous vous dites: Comment ces hommes qui semblent droits, sont-ils capables d'écrire ou de faire de si odieuses choses? Eh! Messieurs, c'est que ces hommes voient mal. Est-ce que vous croyez que le cœur soit toujours devant Dieu aussi coupable qu'il nous le paraît? Est-ce que vous pensez qu'en vivant au milieu d'une société où l'esprit est sans cesse assiégé par l'erreur, la responsabilité des sentiments et des actes soit la même qu'aux époques où la vérité seule instruisait et gouvernait le monde? De temps en temps, chrétiens, on persécute votre honneur par des calomnies publiques, et vous dites: Il n'y a qu'une plume scélérate qui ait pu tracer de telles injures. Détrompez-vous; c'est peut-être la bonne foi qui vous attaque, et presque certainement c'est l'erreur, erreur plus ou moins coupable, selon le malheur des temps et la multiplicité de causes qui ont faussé l'esprit. Ce que vous appelez un coup de poignard est souvent un coup d'épée pour celui qui vous frappe; il ne connaît pas l'Eglise, la cité des saints; il la découvre à travers les tempêtes du siècle, comme un obstacle à ce qui lui paraît être la régénération des idées, l'avvenir du monde, le développement de la civilisation; il voit le contraire de ce que vous voyez, et fait par conséquent le contraire de ce que vous faites. L'erreur! Messieurs, l'erreur! voilà la source la plus féconde du mal, et, dans tous les cas, une source d'où ne peut sortir aucun bien, aucune vertu. Je l'ai démontré.

Voulons-nous donc connaître si une doctrine est la vérité? nous n'avons qu'à voir les sentiments et les actes qui en sont la conséquence. Toute doctrine qui produit la vertu est nécessairement vraie; la vertu est le fruit inimitable de la vérité.

Eh bien! l'humilité est une vertu; une vertu substituée au pire de tous les vices; une vertu capitale qui crée l'autorité, la fraternité, l'amour sacré

du pauvre, qui met les hommes chacun à leur place, même à la dernière, avec leur propre consentement: donc, la doctrine catholique, dont elle est l'effet, est une grande vérité, une grande, une première, une capitale vérité.

Mais, Messieurs, ce n'est pas tout! il ne suffit pas de la vérité toute seule pour produire une vertu; la vérité peut être inefficace à ce grand ouvrage, quoiqu'elle y soit nécessaire. La vérité, en nous enseignant les vrais rapports des êtres, est sans doute le germe premier de la vertu; mais ce germe peut avorter, s'il ne développe dans le cœur un sentiment, et ce n'est pas la même chose de donner des sentiments ou de donner des idées. Je sais comment on donne des idées. L'homme ouvre ses lèvres que Dieu a bénies; il parle, il expose une série de propositions qui contiennent de la lumière; la lumière passe de son esprit à l'esprit qui l'écoute. Mais voir n'est pas sentir; passer de l'acte de la vision à l'acte du sentiment, c'est passer d'une région à une autre. La lumière ne suffit plus pour exprimer ce nouveau phénomène. Tous les jours on voit et on reste insensible. Je descends la rue, je rencontre un pauvre qui me tend la main. Je vois bien sa misère, mais mes entrailles peuvent rester fermées. Je vois bien que la relation de cet homme à moi est une relation de pauvreté à richesse, de solliciteur à qui peut compatir et soulager; cependant je passe sans le bénir ni du regard, ni du cœur, ni de la main. J'ai la vérité à l'égard de ce pauvre, mais je n'ai pas la charité. Qui me donnera la charité? Evidemment, une autre puissance que la vérité, mais une puissance pourtant qui sera unie à la vérité, comme la chaleur l'est à la lumière, une puissance capable de me remuer, de me toucher, de me ravir. Ainsi, vous me nommez la patrie. Tout le monde sait ce que c'est que la patrie. Mais quand l'ennemi est là, quand il s'agit de donner son sang pour la défendre, et souvent un sang que l'on croit inutile, parce que la faiblesse du cœur nous représente volontiers le sacrifice comme une chose qui ne réussira pas: eh bien! alors que faudra-il pour nous décider? Il faudra qu'une inspiration sympathique à l'égard de la patrie tombe de quelque part et vienne animer ce cœur glacé; pour en tirer le sang qu'il veut conserver. L'inspiration sympathique est nécessaire pour faire passer la vérité à l'état de sentiment; tant que cette inspiration sympathique n'agit pas, il est impossible que le sentiment soit produit. De là vient si souvent l'impuissance de la parole; elle éclaire sans échauffer, parce que l'orateur est froid lui-même, parce qu'il n'est pas suffisamment chargé d'électricité sympathique, et que nul ne communique ce qu'il n'a pas lui-même.

Une doctrine qui ne contient pas d'inspiration sympathique au cœur de l'homme est donc une doctrine stérile pour la vertu, quelle que soit la quantité de vérité qu'elle renferme d'ailleurs, et toutes les fois, au contraire, qu'une doctrine remue et transforme le cœur de l'homme, il est manifeste qu'elle lui est sympathique au plus haut degré, et que par conséquent elle est vraie non seulement pour l'esprit, mais pour le cœur. Or la doctrine catholique a fait naître dans l'homme le sentiment inconnu de l'humilité; elle a frappé, comme Moïse, le roc de son orgueil, et l'a rendu doux, simple, obéissant, content de la dernière place; elle a fait un miracle qui a exigé la plus étonnante inspiration sympathique: donc elle est vraie pour le cœur comme pour l'esprit.

Ce n'est pas tout encore: il y a dans la vertu autre chose que la vérité connue et sentie, il s'y trouve encore la force qui agit. On peut voir la vérité, on peut la goûter et manquer toutefois de l'énergie suffisante pour la vouloir et la mettre en pratique. C'est même le cas le plus fréquent. Ce qui nous fait le plus défaut à tous, c'est la force, c'est le *vir*, c'est qu'on ne peut pas écrire au bas de notre statue, comme on l'a fait au bas de la statue d'un homme célèbre, cette simple inscription: *Vir*. La faiblesse est le malheur de notre nature le plus difficile à guérir. Nous voyons encore assez vite la vérité; nous l'aimons sans trop de peine; mais sa transfiguration définitive en vertu, mais l'acte dernier sans lequel l'homme manque à son nom même, voilà l'effort rare autant qu'il est suprême. Eh bien! la doctrine catholique, qui a mis au monde l'idée et le sentiment de l'humilité, en a aussi créé la force. Elle a fait réellement des hommes humbles par les actes autant que par les idées et les sentiments; elle a produit la vertu d'humilité dans sa substance totale. Et puisque nul ne donne ce qu'il n'a pas, il est au dessus de toute controverse que la doctrine catholique possède la force qui fait les humbles. Mais quelle force, et de quel genre? Evidemment une force qui n'est pas dans la nature, qui est supérieure à la nature, puisque l'orgueil détrôné par l'humilité est naturel à l'homme, et qu'ainsi l'humilité ne lui étant pas natu-